

La notion de crise

Introduction

La notion de crise apparaît dès l'Antiquité et traverse l'histoire. Elle connaît une actualité incroyable depuis quelques décennies au point qu'on peut parfois se demander s'il existe quelque chose qui ne soit pas en crise ! Les occurrences dans la presse sont quotidiennes et pléthoriques. On parle partout de crise ! Mais que signifie vraiment ce mot qu'on emploie à tort et à travers ? Notre époque semble caractérisée par la multiplication des crises : crise économique, financière, environnementale, climatique, énergétique, agricole, sanitaire, sociale, sécuritaire, migratoire, crise sanitaire dernièrement. Mais quand la crise dure, est-ce encore une crise ? Car, s'il est une chose qui semble rallier tous les discours politiques, c'est bien qu'il faille trouver une *sortie de crise*. Mais déjà en 1976, Edgar Morin publiait un article intitulé « Pour une crisologie » dans lequel il constatait la généralisation du recours à la notion de crise, ce qui l'avait « vidée » de sa substance et en avait fait un terme « creux à force d'usage »¹.

*

* *

1. Le mot « crise »

1.1. Origines de la notion de crise

Le grec « krisis » est un dérivé de krinein, examiner, décider, juger. Thucydide dans *La guerre du Péloponnèse* l'emploie, pour désigner le fait d'examiner et de décider dans les assemblées publiques. Le mot *krisi*, dès ses origines, implique donc un problème qui crée un déséquilibre qu'il s'agit de rééquilibrer afin de retrouver une situation « normale », c'est-à-dire sans crise.

Le mot crise renvoie également au domaine médical. Hippocrate utilisait le grec *krisis* pour désigner soit l'affaiblissement soit l'exacerbation d'une maladie : une crise dans les maladies, c'est ou une exacerbation, ou un affaiblissement, ou une métapose² en

¹ Edgar Morin : « Pour une crisologie », *Communications*, vol. 25, n° 1, 1976, consulté le 9 juillet, https://www.persee.fr/doc/AsPDF/comm_0588-8018_2012_num_91_1_2675.pdf

² Changement dans la forme que développe une maladie.

une autre affection, ou la fin »³. On retrouve en français ce sens premier du mot : « Moment d'une maladie caractérisé par un changement subit et généralement décisif en bien ou en mal. »⁴ C'est donc bien la bonne santé qui est mise à mal par un accident ou une maladie. Un équilibre semble rompu.

La polysémie du mot *crise* est présente dès son origine. Comme le médecin, l'historien devait ordonner ses faits et les mettre en relation avec des points de bifurcation décisifs. Il s'agissait bien d'analyser leurs antécédents et leurs conséquences, observés et relevés comme sur une feuille de température. Les situations de crise devenaient ainsi des moments clés dans des moments de changement. Les crises étaient perçues comme des transitions entre des changements historiques.

Le terme « critique » est l'adjectif qui désignait ces moments de crise et que l'on retrouve aujourd'hui dans des expressions telles que : *un moment critique, phase critique, phénomène critique, point critique*.

1.2. Évolution de la notion de crise

Que ce soit dans la Rome antique, au Moyen Âge ou à la Renaissance, le recours à la notion de crise semble quasi inexistant puisque les événements étaient davantage perçus comme le fruit d'un plan divin.

Il faut attendre le XVI^e siècle pour que le mot *crise* réapparaisse. Au XVI^e siècle, le mot *crise* dans son acception médicale devient courant avec Galien. En français, on retrouve ce sens d'accident « qui atteint une personne en bonne santé apparente, ou l'aggravation brusque d'un état chronique »⁵.

Au XVII^e siècle, des analogies commencent à apparaître à partir de la notion médicale du terme. Ainsi la notion de *crise spirituelle* est employée pour parler des Réformés et des Contre-réformés. Le terme est également utilisé pour désigner les crises politiques du siècle.

Au XVIII^e siècle, sous la plume du marquis d'Argenson, nommé secrétaire d'État des Affaires étrangères par Louis XV, apparaît en 1738 l'expression de « crise économique ». On trouve également des mentions de « crise dans l'État et dans l'Église ».

C'est le XIX^e siècle qui voit une généralisation de l'emploi du terme : crise politique, crise morale, crise économique deviennent des expressions courantes bien que le terme était souvent employé avec des guillemets. Le terme se diffuse donc rapidement et désigne toute période de trouble ou de tension : « crise ministérielle, crise financière, crise de conscience ». Le mot *crise* a continué d'être employé pour désigner les grands bouleversements politiques comme cela était le cas au XVIII^e siècle. Les sociétés étant considérées comme des totalités vivantes dans lesquelles des changements étaient nécessaires, il était assez logique de recourir à la notion de crise à l'âge des révolutions démocratiques et industrielles. La notion de crise était tenue pour un concept

³ In Starn Randolph. Métamorphoses d'une notion. In: Communications, 25, 1976. La notion de crise, pp. 4-18, consulté le 30 juin 2021. URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/grif_0770-6081_1977_num_16_1_1152

⁴ Le Grand Robert de la langue française, article « crise », Dictionnaires Le Robert, 2021.

⁵ Le Grand Robert de la langue française, article « crise », Dictionnaires Le Robert, 2021.

opératoire depuis Rousseau qui écrivait : « Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. »⁶

Le XIX^e siècle, siècle obsédé par l'histoire, était le terreau idéal pour le développement du terme de « crise ». Rousseau et Thomas Paine voyaient dans la crise la dissolution nécessaire de l'ordre ancien ; au contraire, les conservateurs post-révolutionnaires y voyaient les symptômes de l'incapacité des hommes à maîtriser le cours de l'histoire et la notion négative de maladie persistait. Ainsi Goethe écrivait : « Toutes les transitions sont des crises et une crise n'est-elle pas une maladie ? »

1.3. Généralisation de la notion de « crise »

La seconde moitié du XIX^e siècle voit véritablement le terme de crise rentrer dans l'usage. L'enchaînement des changements historiques, le développement de la conscience historique, l'organisation de la profession d'historien ont assuré le succès de la notion de « crise ».

Karl Marx voit dans la crise un mécanisme inévitable et à terme fatal pour le capitalisme⁷. Il met en avant une théorie des crises : la crise de la surproduction perturbe l'équilibre production-consommation. Cela entraîne une crise générale qui devait conduire à l'avènement du socialisme. Marx traduisait en termes historico-économiques la conception organique du changement historique qui était déjà présente dans la notion grecque du terme de « crise ».

La notion de « crise » se développe peu à peu comme un moment d'opposition et de protestation contre le passé qui est associé à des visions encore plus sombres d'oppressions futures. Parallèlement, le peuple développe un projet futur avec une vision radieuse de l'avenir. La crise devenait le moment où les Hommes, au prix de leur vie parfois, s'engageaient pour un autre avenir en débarrassant la société d'un certain nombre d'organisations et de systèmes. La théorie des crises correspondait au désir des grands changements et sa vitalité devenait un défi pour l'histoire à faire : le progrès était en route.

Remarquons que les histoires nationales étaient pour beaucoup des histoires de crise. Michelet, Taine, Thiers se focalisent sur les moments critiques des institutions et des nations. L'histoire apparaissait comme faite de discontinuités et de continuités telle une arène où s'opposent des forces.

⁶ Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, 1762.

⁷ Karl Marx, *Le Capital. Critique de l'économie politique*, 1867.

2. La crise au XX^e siècle : généralisation de la notion

2.1. L'érosion de la notion de progrès et le développement des sciences économiques

La Première Guerre mondiale, la dépression accélèrent l'érosion de la croyance dans le progrès. La théorie des crises économiques passa au premier plan, considérant la crise comme le passage d'une phase de croissance à une phase de contraction des marchés. L'école des Annales naît précisément dans ce contexte de crise de l'historicité, la Première Guerre mondiale ayant de surcroît mis à mal les certitudes d'une Europe triomphante. L'histoire devient une « histoire-problème » qui questionne le passé et remet en cause ses propres méthodes. L'école des Annales publia de nombreux articles sur la notion de crise.

Ainsi Ernest Labrousse a étudié le XVIII^e siècle pour montrer le rôle des crises économiques : les mauvaises récoltes augmentaient le prix des céréales ; la baisse de la production n'était pas compensée par une augmentation des prix ce qui baissait les revenus des agriculteurs ; la demande diminuait du fait de l'augmentation des prix et provoquait un effondrement industriel.⁸

La Seconde Guerre mondiale apparaît dans ce contexte comme une crise majeure de la civilisation occidentale qui a produit le nazisme.

Peu à peu une définition économique de la crise apparaît comme une « perturbation grave et soudaine qui bouleverse l'équilibre complexe entre l'offre et la demande de biens, de services et de capital »⁹. Jusqu'au XVIII^e siècle, on pensait que les crises étaient induites par des facteurs naturels et extra-économiques. On voit bien que la nouveauté tient à ce que désormais, on considère que les crises sont des crises de surproduction ou de sous-production causées par des facteurs propres à l'organisation économique moderne.

2.2. L'explosion de la notion de « crise »

Suite au succès opératoire de la notion de crise dans les sciences économiques, quasiment tous les domaines commencent à y recourir. Politologues, psychologues, démographes (surpopulation) s'emparent de la notion. Dans les années 1960, Erik Erikson élabore une théorie des crises d'identité pour décrire le passage de l'enfance à l'âge mûr.¹⁰

Peu à peu, tout devient crise et les médias emploient le terme à tort et à travers. Le terme, il faut le préciser, est difficile à cerner : il évoque l'émotion, il suggère le drame. On peut aussi considérer que le terme est plastique, occupant un espace intermédiaire entre révolution et continuité. Le terme n'est pas chargé de références historiques précises, contrairement au terme « révolution » et peut donc s'employer pour désigner tout phénomène de toute époque.

⁸ *Esquisse du mouvement des prix et des revenus au XVIII^e siècle*, 1933. Pensons également à son ouvrage *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution*, 1944.

⁹ *Encyclopaedia of the Social Sciences*, 1937.

¹⁰ E. H. Erikson, *Adolescence et Crise, La quête de l'identité*, 1966

2.3. Caractéristiques de la notion de « crise » dans la société postmoderne

La perte de sens, l'individualisme, le désenchantement du monde caractérisent la société postmoderne.¹¹ La crise en est le décor. La perte de sens (crise du sens) a généré une crise de l'identité : l'individu postmoderne ne croit plus dans le futur. La postmodernité apparaît donc comme une crise de la modernité !

Edgard Morin en 1976 constatait que « La notion de crise s'est répandue au XX^e siècle à tous les horizons de la conscience contemporaine. »¹² Pas un domaine ne lui échappe : « le capitalisme, la société, le couple, la famille, les valeurs, la jeunesse, la science, le droit, la civilisation, l'humanité... » Il s'empressait d'ajouter qu'alors que la crise avait été le moment décisif qui permettait un diagnostic, désormais elle signifie l'indécision : « C'est le moment où, en même temps qu'une perturbation, surgissent les incertitudes. » L'analyse de la crise qu'il opère est d'une telle actualité qu'elle mérite d'être citée :

« Quand la crise était limitée au secteur économique, on pouvait au moins la reconnaître à certains traits quantifiés : diminution (de la production, de la consommation, etc.), accroissement (du chômage, des faillites, etc.). Mais dès qu'elle s'élargit à la culture, la civilisation, l'humanité, la notion perd tout contour. Elle permet tout au plus de dire que quelque chose ne va pas, mais l'information qu'elle donne se paie par l'obscurcissement généralisé de la notion de crise.

Le mot sert désormais à nommer l'innommable ; il renvoie à une double béance : béance dans notre savoir (au cœur même du terme de « crise ») ; béance dans la réalité sociale elle-même où apparaît la "crise". »

E. Morin souhaitait faire avec la « crisologie » une théorie des crises sociales. La crise révèle en effet quelque chose qui était caché mais latent au sein de la société ou de l'individu. En cela, la crise « nous éclaire théoriquement sur la part immergée de l'organisation sociale, sur ses capacités de survie et de transformation ». La crise est à la fois un risque et une chance : « Ici s'éclaire le double visage de la crise : risque et chance, risque de régression, chance de progression ».

3. La crise sans fin

3.1. Est-ce encore une crise ?

Myriam Revault d'Allones dans son essai *La crise sans fin*¹³ en rappelant que la crise est fondamentalement une rupture s'interroge sur la crise qui n'en finit pas de durer : une crise permanente est-elle encore une crise ? Cette contradiction (Quand tout est crise, rien n'est crise.) met en avant le fait que la crise est en rupture avec la crise car toute

¹¹ Gilles Lipovetsky, *L'Ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983.

¹² Morin Edgar. Pour une crisologie. In: Communications, 91, 2012. Passage en revue - Nouveaux regards sur 50 ans de recherche - Coordonné par Nicole Lapierre, consulté le 9 juillet, https://www.persee.fr/doc/AsPDF/comm_0588-8018_2012_num_91_1_2675.pdf

¹³ Myriam Revault D'allones, *La crise sans fin Essai sur l'expérience moderne du temps*, Éditions du Seuil, 2012.

crise appelle une sortie de crise, une issue. Or ce sens est aujourd'hui renversé puisqu'il ne semble plus y avoir de sortie de crise.

Pis, on ne parle pas des crises qui touchent tous les domaines mais de « la » crise qui semble les généraliser toutes et en cela, la crise apparaît comme « un fait social total » selon l'expression de Marcel Mauss. La crise fonctionne comme un terme générique. Alors qu'il fallait autrefois sortir de la crise, il semble que désormais elle soit devenue ce qu'il faut endurer. « Dès lors la crise ne désigne plus la sortie de l'indécis, mais le fait de ne pas pouvoir sortir de l'incertitude (...) ».¹⁴

Notons que l'enchaînement des crises et le fait que désormais, comme le faisait remarquer Baudrillard, les formes du réel se sont élevées à leur superlatif, renforce ce sentiment d'incertitude. Ce titre d'article « Pour l'ONU, le coronavirus a déclenché la "pire crise mondiale" depuis 1945 » montre bien que la crise ne suffit plus, il faut aussi qu'elle soit élevée à la puissance n, à son état superlatif. Crise mondiale, crise globale, crise totale !

3.2. La crise, signe du retour de la modernité

La crise est pour Myriam Revault d'Allones le reflet de notre rapport à l'histoire : la modernité a en effet ceci de nouveau par rapport aux époques précédentes où on basculait justement d'une époque à une autre, qu'elle se pose comme la perpétuation indéfinie d'une époque qui n'a qu'elle-même comme but. La production apparaît comme le seul but de la société postmoderne et hypermoderne.¹⁵ Si le futur a disparu, c'est qu'il est impossible de l'imaginer autrement que sous la forme de la perpétuation du présent. L'avenir est devenu incertain puisque nous ne croyons plus en un progrès de l'humanité.

C'est bien dans le rapport au temps que Myriam Revault d'Alones trouve les sources du renversement de la notion de crise. Le futur étant devenu infigurable et indéterminé, la crise désignerait donc une crise de la capacité à se projeter dans le futur.

3.3. Agir de nouveau

Pour Myriam Revault d'Allones, la crise n'empêche pas l'esprit critique (la capacité de juger, de discerner, de tri). La sortie de crise irait de pair avec le discernement. Il faut repenser notre orientation vers le futur pour qu'ainsi une action historique soit possible.

¹⁴ Frogneux Nathalie. Myriam Revault d'Allones, La crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps. In: Revue Philosophique de Louvain. Troisième série, tome 111, n°4, 2013. pp. 803-804, consulté le 9 juillet 2020, https://www.persee.fr/doc/AsPDF/phlou_0035-3841_2013_num_111_4_8326_t1_0803_0000_2.pdf

¹⁵ Cf. Fiche Théma modernité, postmodernité, hypermodernité.

« La crise sans fin apparaît alors désormais comme une tâche sans fin bien plus que comme une fin ou un enlèvement dans l'incertain. »¹⁶

Cependant le futur reste un vecteur : Imaginons un pays émergent qui accéderait à la prospérité. Vivrait-il ce passage comme une crise ? Certainement pas, preuve qu'il y a un avenir possible qui ne ressemble pas à son futur. La notion de crise est donc relative à l'histoire du lieu où on la vit et de la perception du temps que l'on a. La crise peut apparaître comme quelque chose qui empêche d'agir, qui pétrifie. La crise serait une inquiétude structurelle de l'homme moderne, de son désarroi qui prolonge l'inquiétude de la modernité : métaphore du désarroi, de l'inquiétude (retrait de Dieu, fin du progrès, fin des mythes). On retrouve ainsi ce que disait E. Morin à propos du recours systématique au terme de « crise » : c'est un mot « creux à force d'usage »¹⁷. Il faut peut-être considérer que « dans un grand nombre de cas le recours au terme crise est rhétorique et répond à des impératifs plus politiques que stratégiques »¹⁸.

À ce titre, il est intéressant de constater que l'expression de « gestion de crise », à l'origine utilisée dans les domaines sanitaire et militaire, s'est répandue partout dans le monde politique. La gestion de crise a été fortement critiquée depuis le 11 septembre 2001 ou lors de la pandémie pour ses pratiques d'urgence, d'exception et d'immédiateté. « L'état de "crise sans fin" est présenté comme une caractéristique essentielle de notre époque, et les propos alarmistes appellent aux interventions de toutes sortes pour faire face aux situations actuelles et prévenir celles à venir. Quand elles n'aboutissent pas à l'instauration de régimes d'exception et d'état d'urgence, les mesures envisagées consistent souvent à créer des institutions et à mettre en place des plans de gestion de crise au sein des États, du secteur privé et des organisations internationales. »¹⁹ Or pour l'auteur, il convient « d'étudier les modalités de « normalisation » de la crise, en pensant une « politique de la crise » qui tienne à distance les discours de crise. »

En parallèle aux discours critique sur la crise, le retour de l'engagement dans nos sociétés hypermodernes est un signe de renouveau de l'espoir et peut-être une voie vers la sortie de crise ?

¹⁶ Frogneux Nathalie. Myriam Revault d'Allonnes, La crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps. In: Revue Philosophique de Louvain. Troisième série, tome 111, n°4, 2013. pp. 803-804, consulté le 9 juillet 2020, https://www.persee.fr/docAsPDF/phlou_0035-3841_2013_num_111_4_8326_t1_0803_0000_2.pdf

¹⁷ Morin Edgar. Pour une crisologie. In: Communications, 91, 2012. Passage en revue - Nouveaux regards sur 50 ans de recherche - Coordonné par Nicole Lapierre, consulté le 9 juillet 2021, https://www.persee.fr/docAsPDF/comm_0588-8018_2012_num_91_1_2675.pdf

¹⁸ Meszaros, Thomas. « La Revue stratégique et les Livres blancs : la notion de crise », *Revue Défense Nationale*, vol. 806, no. 1, 2018, consulté le 9 juillet 2021, <https://www.cairn.info/revue-defense-nationale-2018-1-page-27.htm>

¹⁹ Angeli Aguiton, Sara, Lydie Cabane, et Lise Cornilleau. « Politiques de la « mise en crise » », *Critique internationale*, vol. 85, no. 4, 2019, consulté le 9 juillet 2021, <https://www.cairn.info/revue-critique-internationale-2019-4-page-9.htm>

Bibliographie

Edgar Morin : « Pour une crisologie », *Communications*, vol. 25, n° 1, 1976.

Gilles Lipovetsky, *L'Ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983

Myriam Revault D'allones, *La crise sans fin Essai sur l'expérience moderne du temps*, Éditions du Seuil, 2012.